



Napoléon, Louis Lepic, on connaît, mais qui ça peut être donc, ce Jacques Alibert ?

Jacques Alibert, né le 8 avril 1777 à Montpellier, conscrit entré au service comme fusillier à la 55^{ème} demi-brigade d'infanterie de ligne le 17 mai 1800, caporal le 4 janvier 1801, fourrier le 30 janvier 1801 à la 55^{ème} de ligne, devenue, à l'organisation du 24 septembre 1803, 55^{ème} régiment d'infanterie de ligne, affecté en 1805 à la 5^{ème} compagnie du 1^{er} bataillon (division Saint-Hilaire), a été tué en chargeant sur le plateau de Pratzen, à la bataille d'Austerlitz le 2 décembre 1805.

Au delà de Jacques Alibert c'est tous ces petits, ces obscurs, ces sans-grades, qui ont partout accompagné l'Empereur, se sont battus et ont souvent donné leur vie pour notre Drapeau, que nous voulons ici honorer.

CERCLE NAPOLÉONIEN

JACQUES ALIBERT - LOUIS LEPIC

MONTPELLIER

7 DÉCEMBRE 1815 : MICHEL NEY

DUC D'ELCHINGEN, PRINCE DE LA MOSKOWA, MARÉCHAL D'EMPIRE

TOMBE SOUS LES BALLE ROYALISTES

Michel Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, maréchal d'Empire, est né le 10 janvier 1769 à Sarrelouis en Lorraine (département de la Moselle en 1790), et a été fusillé le 7 décembre 1815, place de l'Observatoire à Paris. Il figure en 1804 dans la première promotion des maréchaux nommés par Napoléon, et était surnommé par l'Empereur le « Brave des Braves »

Michel Ney, fils d'un artisan tonnelier, naît le 10 janvier 1769 à Sarrelouis, en Lorraine. En 1787, à l'âge de 19 ans, il s'engage à Metz comme hussard dans le régiment Colonel-Général. A la Révolution, il est sous-officier.

Le général Kléber le fait nommer lieutenant de l'armée du Rhin en 1792, capitaine en 1794, puis chef d'escadron et adjudant-général. Il est déjà affublé de plusieurs surnoms : «l'Infatigable», le «rougeaud», le «rouquin» ou «crâne de tomate». Il est promu général de brigade sur le champ de bataille le 1^{er} août 1796, après avoir pris Wurtzbourg avec cent hommes de cavalerie seulement, et avoir forcé le passage de la Rednitz et pris Forcheim, soixante-dix pièces de canon et d'immenses approvisionnements.



En 1797, il contribue à la tête de ses hussards aux victoires de Neuwied et de Dierdorf. En 1798, Ney s'empare de Mannheim par la ruse, avec seulement cent cinquante hommes. Il est promu général de division le 28 mars 1799. En septembre 1799, il commande provisoirement l'armée du Rhin. Ney fait faire, à la fin de septembre, entre Seltz et Mayence, quelques attaques qui réussirent complètement. On s'empare

de Francfort, Hochstadt est enlevé de vive force, la Nidda est passée. Le coup d'État du 18 brumaire n'a pas son soutien total.

Puis, Kléber part pour la campagne d'Égypte, Michel Ney sert sous les ordres du général Moreau.

Avec Richepance, ils mettent fin aux guerres de la Révolution, en

remportant la bataille de Hohenlinden, le 3 décembre 1800.

Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de la République helvétique en 1802, il parvient à imposer le gouvernement unitaire voulu par le Premier Consul et pacifier ce pays menacé de guerre civile, ce qui lui vaut l'estime de Talleyrand. Nommé commandant de l'armée de Compiègne en 1803, il commande

le 6^e corps à Montreuil, au camp de Boulogne, ébauche de la future Grande Armée. Le 18 mai 1804, l'Empire est proclamé, et 18 maréchaux sont nommés ; Ney figure au 12^e rang. Par la suite, il est nommé grand Aigle le 2 février 1805.

Le 14 octobre 1805, il gagne la bataille d'Elchingen, décisive pour la reddition de la forteresse d'Ulm, le 21 octobre 1805. Il reçoit le titre de duc d'Elchingen le 6 juin 1808. La capitulation d'Ulm n'est que le prélude d'Austerlitz. Pendant que Napoléon frappe ce grand coup, Ney, détaché vers le Tyrol avec la droite de la grande armée, termine la campagne en chassant du Tyrol l'archiduc Jean, en s'emparant d'Innsbruck et de la Carinthie.

Bientôt s'ouvre la campagne de Prusse. Présent à Iéna, le 14 octobre 1806, Ney emmène ses divisions à l'assaut des lignes prussiennes. Mais, emporté par son élan, il se retrouve encerclé. Lannes le tire de ce mauvais pas. Le lendemain, il prend Erfurt et quelques jours plus tard entame le siège de Magdebourg, siège qui dure moins de 24 heures.

La bataille d'Eylau (8 février 1807) est gagnée grâce à l'arrivée propice et inespérée du 6^e corps commandé par le maréchal Ney. Avec seulement 14 000 soldats, il contraint les 70 000 soldats russes à se replier, à Guttstadt. Le 6^e corps était chargé de poursuivre le Prussien L'Estocq au nord. Mais le contact avec L'Estocq n'étant pas établi, Ney décide, en entendant les bruits de canon, de rejoindre le combat, parcourant 80 kilomètres en une seule journée

La victoire de Friedland peut aussi être mise en partie à son crédit. En Espagne, il est moins heureux à cause de son caractère jaloux, de ses disputes avec Jomini, son chef d'état-major, et surtout à cause de la haine qu'il entretient à l'égard du maréchal Soult. Il commande les troupes françaises qui occupent la Galice. En mai 1810, il reçoit le commandement de l'un des corps d'armée qui composent l'armée du Portugal sous les ordres du maréchal Masséna. Il participe à la bataille de Bussaco qui est une défaite.

Ses rapports avec Masséna sont tout aussi mauvais que ceux entretenus avec Soult. En effet, oublieux d'une certaine forme d'honneur dans ses responsabilités, les torts

qu'il causa à Masséna en 1810-1811, Ney les avait déjà causés à Soult en 1809. Fait unique pour un maréchal, il est démis de son commandement, le 22 mars 1811, et rejoint Paris où Napoléon l'affecte à la formation des troupes françaises stationnées au camp de Boulogne.

Mais l'image d'Épinal représente à tout jamais le maréchal Ney lors de son héroïque campagne de Russie en 1812. Il y dirige le 3^e corps d'armée. Pendant la phase offensive de la campagne, il occupe le centre du front de l'armée, et participe à des combats sanglants et frontaux tels que Smolensk ou la Moskowa, le 6 septembre 1812, où il reçoit une balle dans le cou. Ce dernier combat lui vaut le titre de prince de la Moskowa.

Pendant la retraite, il se dévoue à l'arrière-garde de l'armée, et, durant quarante jours, il protège les débris de



l'armée, permettant ainsi aux civils et aux blessés de disposer de plus de temps pour suivre la retraite.

Laissé à l'extrême arrière-garde après la bataille de Krasnoï, surnommée par les Russes la «bataille des héros», où il n'a plus que 6 000 hommes, il est attaqué par des Cosaques, en force supérieure, qui lui ferment la marche ; il se retire devant eux, parvient à passer le Dniepr malgré le harcèlement, et rejoint Napoléon, après trois jours d'audacieuses manœuvres.

Lors de la bataille de la Bérézina, il remporte une magnifique victoire. En faisant charger des cuirassiers sur des tireurs embusqués dans une forêt, il réussit

l'exploit de faire 5 000 prisonniers avec seulement 7 000 hommes. Il sauve les débris de l'armée, et sort de Russie après des marches forcées et en affrontant encore de nombreux dangers.

Ensuite il prend part à la campagne de Saxe avec Napoléon qui lui confie le commandement d'une armée précédemment commandée par Oudinot, avec pour mission de prendre Berlin. Le 6 septembre 1813, il expose le flanc de son armée aux forces prussiennes commandées par von Bülow, ce qui cause la défaite de Dennewitz.

Le général Marbot écrira dans ses Mémoires : «Tout homme sensé chercherait en vain la raison des mouvements qu'il (le maréchal Ney) ordonna à Dennewitz».

Il combat ensuite à la bataille de Leipzig du 16 au 19 octobre 1813, au cours de laquelle il commande les forces

du front Nord sans parvenir à prendre l'avantage sur le corps de Langeron.

Il participe enfin à la Campagne de France sous Napoléon, avec notamment la bataille de Montmirail.

À Fontainebleau, il presse l'Empereur d'abdiquer et se rallie aux Bourbons, ce qui lui vaut d'être nommé pair de France par Louis XVIII. Il est le premier des maréchaux à abandonner Napoléon après la capitulation de Paris. Louis XVIII le fait Commandant en chef de la cavalerie de France, et gouverneur de la 6^e division militaire.

Lors du débarquement de Napoléon à Golfe-Juan, le 1^{er} mars 1815, il propose au roi de ramener Napoléon «dans une cage de fer» mais, au contraire, se rallie à l'Empereur et fait afficher sa proclamation de Lons-le-Saunier: «Soldats ! La cause des Bourbons est à jamais perdue. La dynastie légitime, que la nation française a adoptée, va remonter sur le trône. C'est à l'empereur Napoléon, notre souverain, qu'il appartient de régner sur notre beau pays».

La rencontre d'Auxerre entre Ney et Napoléon est en fait une rencontre à huis clos. Les témoignages divergent. Il semble que les deux hommes aient fortement haussé le ton. Certains prétendent que Napoléon aurait fortement tancé son maréchal pour sa «défection» de 1814. Le maréchal Ney soutiendra pendant son procès avoir exigé de Napoléon «qu'il ne joue plus au tyran». En tout cas, les deux personnages emblématiques semblent fâchés et ne se revoient plus jusqu'au 12 juin 1815, lorsque Napoléon rappelle le maréchal Ney pour commander les 1^{er} et 2^e corps d'armée de la campagne de Belgique qui commence.

Le maréchal Ney, appelé de dernière minute, n'arrive aux Quatre-bras que le 15 juin 1815, seul, sans état-major, et transporté dans une charrette de paysan. Dès le lendemain commence la bataille des Quatre-Bras où un faible détachement de Britanniques et Hollandais résiste malgré un manque de munitions. Ney prétendra n'avoir pas reçu d'ordre précis d'attaque, alors que Napoléon dit avoir envoyé un courrier précis exigeant cette attaque. Cette bataille manquée est probablement, à ce jour, un des seuls reproches qu'on puisse faire au maréchal Ney.



S'ensuit la bataille de Waterloo. Le maréchal Ney fait preuve comme à son habitude d'une activité débordante. Il y avait les vêtements lacérés, le visage souillé de boue et de sang, et le chapeau perdu. Vers 15h30, la 1^{ère} ligne britannique amorce un recul stratégique derrière le chemin d'Ohain au fort dénivelé. Le maréchal Ney croit alors à une retraite britannique, et lance toute sa cavalerie à la charge. Et ce avec d'autant plus d'empressement que l'on sait déjà que les Prussiens s'approchent.

La charge est énorme. Une des plus grosses charges de cavalerie de l'histoire. Napoléon déplore cette charge, mais la soutient néanmoins avec la cavalerie sous ses ordres. La cavalerie est trop nombreuse, d'autant plus que des bataillons suivent spontanément ce mouvement d'ampleur. Mais malgré cela, la charge réussit. Wellington donne des ordres pour préparer un embarquement. La ferme de la Haie Sainte passe aux Français. Le maréchal Ney fait demander un renfort d'infanterie à Napoléon qui refuse, alors qu'il dispose du corps de Mouton-Duvernet.

En quelques instants la bataille bascule, les carrés britanniques se reforment et, peu après, la cavalerie prussienne arrive au contact. Le maréchal Ney repart à l'attaque, à pied, à la tête de l'infanterie restante, à la tête de la division Durutte, en s'écriant : «Venez voir comment meurt un maréchal de France !». Mais sans réussite.

Il a eu, ce jour-là, cinq chevaux tués sous lui. Tous les témoins diront qu'il cherchait la mort, mais que la mort ne voulut pas de lui.

Après la défaite vient le temps des règlements de comptes. Napoléon, dès son retour à l'Élysée, culpabilise ses maréchaux, notamment Ney et Grouchy. Le maréchal Davout prend la défense du maréchal Ney en prononçant : «Sire, il s'est mis la corde au cou pour vous servir !».

À la seconde Restauration, Louis XVIII demande à Fouché, ministre de la Police, de lui donner la liste des officiers accusés de trahison pour avoir rejoint Napoléon durant les Cent-Jours. La liste comporte un seul maréchal, Ney. Mais celui-ci reste en France, et est arrêté au château de Bessonies, dans le Lot. Le 19 août, il est incarcéré à la Conciergerie puis transféré à la prison du Luxembourg. En chemin, le général Exelmans lui propose de le délivrer et de l'escorter où il le souhaite, mais

il refuse. On dit que des officiers seraient venus le libérer à la prison du Luxembourg, mais qu'il aurait refusé aussi.

Le conseil de la Guerre qui doit juger le maréchal Ney, comprend d'autres maréchaux de France, et la présidence en revient de droit à leur doyen, le maréchal Moncey. Celui-ci se récite, refusant de siéger au procès. Mécontent, le roi destitue Moncey le 29 août et lui inflige trois mois d'arrêt à la forteresse de Ham. Le maréchal Jourdan, également membre du Conseil de guerre, est alors désigné pour le présider.

Le maréchal Ney ne souhaite pas être jugé par ses anciens camarades dont il craint la rancune. Elevé à la pairie par Louis XVIII, il peut donc exiger d'être jugé par la Chambre des pairs, pourtant majoritairement composée de royalistes convaincus. Ainsi, devant le parterre de maréchaux et de généraux qui composent le conseil de guerre, il déclare récuser la compétence du tribunal et demande son renvoi devant la Chambre des pairs. Le conseil se prononce pour l'incompétence, le 10 novembre, et Ney est jugé par la Chambre des pairs.

A la Chambre des pairs, plusieurs éminents personnages se font dispenser, dont Talleyrand, qui dit ne vouloir participer à un tel crime. Le débat est à sens unique, la Chambre des pairs étant à forte majorité monarchiste.

Le 6 décembre, la ville de naissance de Ney, Sarrelouis, vient de devenir prussienne depuis le traité de Paris du 20 novembre. Son avocat déclare donc que Ney ne peut être jugé, car il est maintenant Prussien. Le maréchal Ney se lève, interrompt son avocat, et s'écrie : «Je suis Français et je resterai Français !».

Les pairs de France déclarent Ney coupable d'avoir attenté à la sûreté de l'État, à la quasi-unanimité. La dernière question porte alors sur la peine à appliquer. Déportation ? Clémence du roi ? La peine de mort est finalement votée. Ont

voté la mort, Sérurier, Kellermann, Pérignon, Victor et Marmont, tous maréchaux d'Empire ! Par contre le maréchal Davout est venu témoigner en sa faveur, et le maréchal Gouvion-Saint-Cyr a voté la déportation.

La sentence est rendue à onze heures et demi du soir. Les Pairs appliquent la règle du conseil de guerre et la lisent en l'absence de l'accusé.

Pendant la lecture de la sentence, les défenseurs du maréchal vont le voir dans sa cellule. Après leur départ, il se met à rédiger ses dernières dispositions et dort tout habillé.

À 3 heures du matin, le secrétaire-archiviste de la Chambre des pairs, Cauchy, le réveille pour lui communiquer la sentence. Le général de Rochechouart, qui commande la place de Paris, l'informe qu'il peut recevoir trois visites : sa femme, son notaire et son confesseur. La maréchale vient

rendre visite à son mari dans la cellule avec leurs quatre enfants. Elle s'évanouit en apprenant la sentence. C'est en vain qu'elle implore sa grâce auprès de Louis XVIII. On propose un confesseur à Ney qui réplique : «Vous m'ennuiez avec votre prêtraille !», mais accepte finalement, convaincu par un ancien soldat de la campagne de Russie, devenu croyant à cette occasion.



Ney écrit une dernière fois à son beau-frère, puis s'entretient avec le curé de Saint-Sulpice. À 8h30, une voiture vient chercher Ney. Il porte un simple costume bourgeois. Le cortège s'arrête avenue de l'Observatoire. Le maréchal refuse qu'on lui bande les yeux et s'adresse aux soldats : «Camarades, tirez sur moi et visiez juste !». Il tombe face contre terre et, conformément à la coutume, la dépouille reste quinze minutes seule.

Un cavalier britannique fait bondir son cheval par-dessus le cadavre. Un officier russe, qui a exprimé ostensiblement sa joie, est aussitôt rayé des listes de l'armée russe par le Tsar Alexandre I^{er} qui appréciait beaucoup le maréchal Ney.